

Faculté de Psychologie et des
Sciences de l'Éducation
UNITE DE DOCUMENTATION
Université de Liège, B-32
Sart Tilman LIÈGE
Tél. 041/56 20 27 - Fax 041/56 29 44

Crainces et espérances pour la psychologie de l'an 2000

Marc RICHELLE

Professeur à l'Université de Liège¹

Le jeu des prophéties, auquel nous convie l'éditeur de ce volume, n'est guère confortable pour le psychologue. Le voilà mis au pied du mur : son savoir lui permet-il vraiment de prédire le comportement, et plus particulièrement ces *métacomportements* que seront les activités de ses successeurs de l'an 2000 ? Du passé et du présent peut-il, défiant l'historien, déduire le futur ? Nous nous en tiendrons à l'imaginer tel que nous craignons qu'il soit ou tel que nous le voudrions. Ce genre d'anticipation n'est peut-être pas tout à fait sans répercussions sur le déroulement de l'avenir. Si la psychologie, à l'aube du XXI^e siècle, ressemble à ce qu'auront décrit les auteurs de cet ouvrage, il ne faudra pas en conclure qu'ils se seront montrés bons prophètes : peut-être auront-ils, sans plus, exercé quelque influence. Le divertissement que l'on nous propose relève, plus qu'il n'y paraît, de l'éthique.

La psychologie d'aujourd'hui nous offre le spectacle d'un univers morcelé où se juxtaposeraient en s'ignorant ou

1. Laboratoire de Psychologie expérimentale, 32, boulevard de la Constitution, 4020 Liège (Belgique).

UD Psy - 50
82_013

en s'excluant les tendances méthodologiques, les courants théoriques, les orientations fondamentales et appliquées. Après avoir, au XIX^e siècle, affermi peu à peu son statut de science en raffinant ses méthodes, fût-ce sur des problèmes fort délimités, sinon toujours mineurs, la psychologie du XX^e siècle a vu l'éclosion des grandes théories. Impatience devant la lenteur de la récolte rigoureuse des faits ou audacieuse affirmation du primat de la réflexion organisatrice sur l'enregistrement des données, les constructions théoriques ambitieuses ont jalonné la première moitié du siècle pour culminer en son milieu et se répercuter jusqu'aux années 1975. Pavlov, Freud, Watson, Hull, Lorenz, Piaget, Skinner sont parmi les figures les plus représentatives de cette période. Chacune de ces œuvres théoriques se distingue des autres et s'y oppose, tantôt avec une violence polémique, tantôt par la superbe de l'ignorance. Elles présentent, malgré leurs profondes différences de contenu, des caractères communs révélateurs du climat de notre science au cours du demi-siècle écoulé.

Toutes sont des théories *partielles* quant aux objets étudiés — réactions conditionnelles chez Pavlov, patients névrotiques chez Freud, rats en situation d'apprentissage chez Hull, comportements dits instinctifs des animaux chez Lorenz, évolution des conduites intelligentes de l'enfant chez Piaget, comportement opérant chez Skinner. Mais ainsi limitées dans leurs assises, elles affirment une égale prétention au général. Elles sont, d'une certaine manière, des théories totalitaires, qui réduisent le champ de la psychologie à un modèle explicatif unique. Dans la forme où les présentent leurs auteurs, ou leurs disciples parfois plus radicaux, elles sont difficilement conciliables, ainsi que l'éprouve quotidiennement quiconque enseigne la psychologie générale. L'embarras vient moins du caractère partiel des théories — on peut sans dommage attendre leur intégration dans des théories plus larges — que de leur caractère fermé les unes aux autres. Cette fermeture se traduit le plus souvent par une négligence plus ou moins délibérée

des autres points de vue. S'il advient qu'elles se prennent mutuellement en considération, il n'est pas rare qu'elles aient alors recours au procédé de l'homme de paille : la réfutation ne porte pas sur la théorie telle qu'elle est exposée par ses partisans, mais telle qu'elle est présentée par celui qui la réfute. Les discussions des théories behavioristes par Piaget en offrent un bel exemple, comme d'ailleurs les présentations de la théorie de Piaget chez les behavioristes. Ce qui frappe, dans cette juxtaposition des théories psychologiques, c'est l'insensibilité au fait que chacune d'entre elles comporte quelque mise en question des autres. C'est un peu comme si une pluralité de Newton avaient énoncé leurs conceptions de l'univers, et poursuivaient leur chemin en pleine satisfaction sans s'inquiéter des contradictions entre leurs systèmes, nous laissant perpétuellement en présence de plusieurs paradigmes également reconnus dans leur zone d'influence respective — et non, comme Kuhn l'a montré pour les sciences de la matière, d'un paradigme dominant et de tentatives marginales plus ou moins menaçantes pour lui, préparant les dépassements et contenant en germe le paradigme de demain.

Toute la production psychologique contemporaine ne s'inscrit pas, certes, dans l'orbite de l'une des grandes théories dominantes. Les recherches se sont spécialisées et diversifiées dans tant de directions au cours du demi-siècle écoulé, que nombre d'entre elles se sont détachées des foyers de cristallisation théorique principaux, comme mues par la singularité des problèmes abordés ou des techniques employées. Par sa nature même, cependant, cette partie de l'activité psychologique n'est pas génératrice d'unité. Elle multiplie les approches jusqu'à l'éparpillement, et, tombant dans un travers auquel n'échappe aucune discipline scientifique, elle tend à la fermeture progressive de territoires de plus en plus restreints. On y voit fleurir, assez curieusement, des théories localisées, des *minithéories*, portant sur tel aspect mineur de la mémoire, de l'apprentissage, du développement, de la personnalité, etc., et auxquels il n'est pas

rare que l'auteur lui-même n'hésite pas à attacher son nom, comme pour rivaliser avec les grands théoriciens en vogue. On y voit s'instaurer des langages inutilement ésotériques, qui font échec à tous les efforts de clarification du lexique de la psychologie scientifique, et font obstacle à l'incorporation des données abordées dans des formulations plus générales, les condamnant ainsi à l'isolement ou à l'oubli.

Le goût des théories cohérentes — que ce soit dans le chef de ceux qui les font ou de ceux qui y adhèrent — se ramène probablement à une recherche de sécurité intellectuelle, à une répugnance à l'inconfort des choses en attente. Mais la multiplication des théories devient, paradoxalement, source de malaise que l'on ressent dans la difficulté à définir, par exemple, pour les étudiants des formations équilibrées, ou à les accepter. Malaise auquel on échappe en s'installant souvent très tôt dans un choix théorique dont on s'autorise pour ignorer les autres.

La tâche essentielle qui attend les psychologues de cette fin de siècle est de dépasser ce morcellement, dont on vient de voir la double origine. L'espoir d'y parvenir par l'élaboration d'une théorie générale unificatrice est évidemment utopique, et probablement de toute façon inadéquat. C'est donc plutôt vers une sorte de syncrétisme que l'on s'oriente, mais qui, pour être fécond, ne devrait pas se limiter à retenir des théories existantes les quelques éléments les plus solides, ou les plus acceptés. Nous voyons quatre caractéristiques à cet effort d'intégration.

En premier lieu, une lecture renouvelée des discours théoriques devrait s'attacher non pas à en chercher le dénominateur commun — ce qui reviendrait à les vider de leur substance et à proposer une théorie généralement acceptable faite de ce qui, dans les théories existantes, est accessible, banal ou insignifiant — mais à repérer les problèmes sur lesquels ils débouchent sans les résoudre. C'est sur les questions ouvertes que l'on a, en effet, le plus de chances de rencontrer des convergences et des complémentarités. Des chemins différents, dans la recherche scientifique,

conduisent souvent aux mêmes problèmes. Pour que les théories que nous avons connues jusqu'ici ne soient pas des facteurs de stagnation, mais retrouvent leur valeur heuristique, il s'agit donc de mettre en évidence les difficultés auxquelles elles se heurtent plutôt que celles qu'elles ont surmontées.

Cette entreprise de dépassement — ce sera son second caractère — implique une clarification du vocabulaire. Dans quelle mesure, d'une théorie à l'autre, parle-t-on des mêmes choses en usant de mots différents, ou use-t-on des mêmes mots pour parler de choses diverses ? La fermeture des théories les unes aux autres est assurément, pour une part, due à l'exacerbation des particularismes lexicaux. Pour retrouver les problèmes, il faut savoir se débarrasser des mots.

En troisième lieu, et dans le sillage des deux caractéristiques précédentes, il s'agit d'opérer une modification radicale de la démarche aujourd'hui dominante : au lieu de mettre l'accent sur le *modèle explicatif* (à la fois partiel et totalitaire), il faut rétablir la priorité des problèmes. Dans le mouvement dialectique propre à la science, où, en alternance, le discours théorique organise le réel, et le réel questionne et dérange le discours théorique, la psychologie des vingt prochaines années se situera en cette seconde phase, ou se figera en de vaines scolastiques.

A son tour, l'attention portée aux problèmes aux dépens des modèles théoriques entraîne un réexamen au niveau des méthodes. Beaucoup de théories, pour ne pas dire toutes, ont lié un modèle explicatif non seulement à un objet particulier, comme nous l'avons rappelé plus haut, mais à des procédures d'étude de cet objet, particulières elles aussi. Les méthodes adoptées ne révèlent qu'un aspect du réel qui, justement, alimente la théorie. Il s'établit une circularité qui rend d'avance les théories gagnantes. Pour la rompre, il faut d'une part interroger les mêmes problèmes à l'aide de méthodes différentes, et d'autre part se replacer devant le réel avec une certaine naïveté, c'est-à-dire user de méthodes

qui interposent le moins possible d'écrans interprétatifs entre le chercheur et son objet d'étude.

On trouve heureusement, depuis quelques années déjà, des signes de plus en plus nombreux attestant que s'amorce le mouvement dont nous venons de définir les caractéristiques, plus préoccupé de questions ouvertes que de prétentions explicatives, soucieux d'une révision des termes et des concepts à l'épreuve du réel, privilégiant les problèmes de préférence aux modèles, et éclectique quant aux méthodes.

Evoquons, très brièvement, quelques exemples.

Dans la théorie piagétienne, d'énormes efforts ont été déployés pendant un demi-siècle pour établir la succession des stades du développement cognitif et en démontrer la cohérence. C'est aujourd'hui, paradoxalement, l'un des aspects les plus fragiles de la théorie. Par contre, la dynamique développementale qui permettrait de comprendre dans le détail les facteurs responsables du dépassement des stades et des transitions vers le stade suivant n'est pas éclaircie, bien qu'elle ait fait l'objet d'une réflexion permanente dans le cadre du concept d'équilibration. Le problème capital que la théorie de Piaget lègue aux chercheurs est bien celui-là : rendre compte des facteurs de déséquilibration, par des expériences non ambiguës. Or, la méthode d'exploration critique qui a fourni à la théorie tous ses matériaux, et dont il n'est pas question de nier la fécondité, est impropre, du moins dans la forme où la pratiquent les piagétiens de stricte obédience, à élucider le problème de la déséquilibration. Elle ne permet pas, en effet, de démontrer que cette dernière n'est pas indispensable, ni de détecter les facteurs qui la provoquent ou la favorisent.

Parallèlement, dans le domaine de la psychologie de l'apprentissage, la théorie de Skinner s'est fondée pour l'essentiel sur l'analyse de la réponse opérante, de sa distribution dans le temps en fonction de diverses contingences de renforcement, et a tiré parti de la méthode de conditionnement pour définir d'importantes relations entre l'activité de l'organisme et les caractéristiques de son milieu. Mais toute la

conception de l'apprentissage, qui rompt radicalement avec les psychologies S-R (faut-il rappeler que les critiques de Skinner à l'œuvre de Hull sont plus sévères et plus argumentées que celles de Piaget), débouche sur une problématique de la variabilité du comportement comme source des acquisitions individuelles. Le milieu exerçant une action *sélective* et non *déclenchante*, il faut bien trouver ailleurs, en deçà de cette action, les facteurs de variabilité dans l'activité du sujet, qui offriront une matière première à l'intervention de l'environnement. Cette problématique de la variabilité, comme la déséquilibration chez Piaget, n'a guère été l'objet que d'une attention théorique. Il reste à lui trouver une concrétisation expérimentale qui nous entraînera probablement très loin de l'image que l'on s'est faite jusqu'ici des théories du conditionnement.

Dans le même cadre de la psychologie skinnérienne, et de par les caractéristiques propres aux techniques expérimentales en usage, on s'est peu soucié de la structure des conduites, comme des activités dans lesquelles s'engage l'organisme entre les réponses systématiquement étudiées. Or, on n'échappe pas longtemps à une prise en considération des structures des comportements. Elles se sont imposées aux spécialistes du conditionnement tant au travers de leurs propres recherches en laboratoire que des objections répétées des éthologistes, des cliniciens, des développementalistes. Les travaux qui, depuis une dizaine d'années, ont abordé les contraintes de divers ordres qui pèsent sur les mécanismes de l'apprentissage indiquent bien que l'on est en voie de dépasser les limitations classiques de la théorie skinnérienne, et d'opérer une intégration entre perspectives développementales, perspectives éthologiques et perspectives propres à la psychologie de l'apprentissage. Source ou conséquence de cette évolution, on voit les méthodes d'observation directe se conjuguer, de façon inattendue, aux contrôles automatiques les plus raffinés des variables expérimentales. L'expérimentateur qui s'enorgueillit de contrôler son expérience à l'aide d'un ordinateur en temps

réel ne dédaigne pas de s'installer, lui aussi en temps réel, face à sa cage expérimentale, à la manière d'un éthologiste, pour noter dans leur diversité les conduites non explicitement inventoriées par ses instruments. Le *problème* a repris ses droits, aux dépens de la théorie et en dépit de la méthode favorite, comme il les a repris d'ailleurs, dans un sens complémentaire, chez l'éthologiste.

Celui-ci, longtemps satisfait de suivre dans l'ontogenèse l'actualisation miraculeuse d'un programme spécifique, s'est heurté, comme Piaget d'ailleurs dans sa théorie des stades, au problème des processus d'interaction avec le milieu présidant à cette actualisation. Il lui a fallu prendre en compte le problème de l'apprentissage et rechercher une synthèse entre la notion d'émergence de structures de comportement au cours de la phylogenèse et celle de mise en place individuelle de conduites plus ou moins conformes à un « patron » spécifique. Ceci a entraîné un élargissement des méthodes, l'observation naturaliste à vocation essentiellement descriptive se complétant d'une microanalyse expérimentale. C'est cette tendance qu'illustre, par exemple, l'école britannique d'éthologie avec les travaux de Hinde et de ses collaborateurs.

Un autre exemple, particulièrement illustratif, nous est offert par la psychologie du langage et plus spécialement la psychologie de l'acquisition du langage. Dominée dans les années 1960 par la théorie chomskyenne, la psychologie du langage avait pour thèmes favoris la primauté de l'analyse formelle sur l'analyse fonctionnelle, l'innéisme, la spécificité humaine d'un certain nombre de traits distinctifs des langues naturelles, l'indépendance relative du développement linguistique par rapport aux autres aspects du développement et le rôle tout à fait secondaire des interactions avec le milieu, la subordination de la pensée au langage en ce qu'il présente de structures universelles. A ces vues théoriques était liée une méthode formalisatrice, visant avant tout, sur le modèle de la linguistique, à rendre compte de la structure d'énoncés, sans s'interroger sur leur origine (au niveau psychologique) ni sur leur fonction. Le comporte-

ment langagier — pour employer un terme que la mode semble avoir préféré à *verbal*, et qui devrait être soumis à cet examen de notre vocabulaire — ne s'est pas laissé longtemps enfermer dans une théorie aussi étroite. Le sujet parlant s'est imposé à nouveau, qui acquiert et use de la parole dans un contexte physique et social dont il ne peut être fait abstraction. C'est l'épisode verbal dans son ensemble que l'on cherche désormais à appréhender et dont on accepte la complexité, dans le courant dit pragmatique ou dans les tentatives de théorie de l'énonciation. Aux techniques d'analyse formelle se sont jointes ou substituées des méthodes d'observation et d'expérimentation mieux adaptées à la problématique psychologique.

Un autre domaine où s'est amorcée l'évolution que nous esquissons ici, et qui dépasse d'ailleurs les frontières habituelles de la psychologie, est celui des *neurosciences*. Ce néologisme désigne l'ensemble des disciplines qui, à un titre quelconque, s'intéressent à cette machinerie nerveuse qui règle et coordonne tout le fonctionnement de l'organisme et lui sert tout à la fois d'interface avec le milieu extérieur où il s'insère pour s'alimenter et se reproduire. Ces disciplines vont de la neurochimie à la psycholinguistique, de la neurophysiologie à la psychologie de l'intelligence, de la neuro-endocrinologie à l'éthologie de terrain. On notera, car ce n'est pas sans signification, que le terme est un pluriel. Il ne s'agit pas, en effet, de coiffer d'une ambitieuse théorie l'ensemble des apports propres aux multiples approches différentes du système nerveux, de créer une science nouvelle, mais bien de reconnaître l'indispensable interdisciplinarité. Les sciences du comportement s'y trouvent en bonne place, même si n'ont pas été éliminés les risques de réductionnisme qui n'ont cessé de hanter la psychophysologie. Elles y imposent peu à peu leurs méthodes les plus avancées — alors que les disciplines biologiques recouraient le plus souvent, il y a peu, lorsqu'il leur fallait une référence comportementale, à des techniques grossières et dépassées : la neuropsychologie emprunte les concepts et procédures

des recherches les plus raffinées sur la mémoire ou l'attention, la neurophysiologie s'arme des techniques sophistiquées de la psychophysique animale, la neuropharmacologie fait appel aux possibilités les plus élaborées de l'analyse des conduites conditionnées. On peut penser qu'en l'an 2000 les neurosciences — et à travers elles la biologie tout entière — auront accrédité les méthodologies psychologiques et que n'existera plus ce décalage entre les appareils d'investigation qui servent à étudier, d'une part, le comportement et, d'autre part, quelque autre aspect du système vivant.

Sur le plan de l'explication, la tentation réductionniste, source de malaise pour le psychologue, est sans doute de moins en moins un obstacle à l'interdisciplinarité. D'une part, la multiplication des occasions de recherche interdisciplinaire familiarise peu à peu les biologistes avec les problématiques propres au comportement. D'autre part, les biologistes acceptent de plus en plus la coexistence nécessaire des niveaux d'analyse. L'émergence de structures de complexité croissante appelle des techniques d'appréhension du réel et des modèles explicatifs appropriés. La biologie moderne est clairement consciente de cette exigence, et l'assume d'autant plus aisément que la physicochimie elle-même ne la rejette plus.

Certaines conditions semblent donc dès à présent remplies pour dépasser le monolithisme des théories et le morcellement qu'il entraîne, non dans une unification aussi illusoire qu'inutile, mais dans une intégration où les problèmes abordés dicteront la diversification des méthodes et des approches explicatives. Le psychologue, longtemps accoutumé à la sécurité d'esprit que lui procure le choix d'une théorie cohérente, devra s'accommoder de l'inconfort intellectuel, en venir à préférer la dynamique stimulante des interrogations aux solutions élégantes mais prématurées.

On demandera : où se préparera-t-il à ce style nouveau ? En effet, si dans l'univers de la recherche nous avons cru pouvoir déceler les signes d'une évolution positive, sinon

encore générale, nous n'en discernons guère au niveau de la formation, particulièrement sur notre continent. Les fossés se sont creusés entre les écoles. Les étudiants en psychologie sont couramment exposés à une seule orientation doctrinairement transmise. Les départements universitaires offrent le reflet des querelles idéologiques qui s'alimentent des travaux scientifiques détournés de leur contexte et de leur fin. Cependant que généticiens et psychologues de l'apprentissage, zoologistes et psychologues sociaux, endocrinologues et psychophysiologistes collaborent dans le laboratoire, l'inné et l'acquis, l'histoire biologique et culturelle des structures sociales, l'origine et les fonctions des conduites agressives, etc., sont le prétexte de polémiques qui échappent souvent au contrôle des hommes de science, mais que, quelquefois, ils n'hésitent pas à nourrir en se faisant les complices du malentendu, de la distorsion et de la mauvaise foi. L'étudiant informé de ces débordements de la psychologie dans le grand public, mais peu averti des démarches scientifiques, a souvent fait un choix avant d'entrer à l'Université. Il s'attend à ce qu'on le satisfasse, et choisit éventuellement le département qui répond à ses attentes. Il n'est pas rare, d'ailleurs, que l'enseignement au sein d'un même département se fasse toujours plus homogène, n'y étant admis que les enseignants de même obédience. Il y a là une intolérance profondément étrangère à l'esprit scientifique, et qui fait obstacle aux ouvertures auxquelles, par ailleurs, nous assistons. Elle se retrouve jusque dans l'organisation des réunions scientifiques où, sous prétexte de se retrouver entre spécialistes qui se comprennent, on n'invite que des gens disposés à ne jamais se contrarier.

Nous ne pouvons ici commenter en détail les mesures qu'il conviendrait de prendre pour que la formation n'aille pas à contre-courant de l'évolution de nos disciplines. Nous nous bornerons à en signaler quelques-unes, particulièrement urgentes. La première viserait à assurer un recrutement diversifié des enseignants. Sans couvrir toutes les tendances et orientations possibles, idéal irréalisable, il

devrait être de règle que tout département expose ses étudiants à quelques-unes au moins des grandes orientations théoriques et méthodologiques. La seconde mettrait à l'honneur un enseignement centré sur les *problèmes* plutôt que sur les *modes d'explication*. La troisième encouragerait les formules d'enseignement que j'appellerais de *confrontation*, où plusieurs enseignants de tendances différentes acceptent d'aborder ensemble un même problème avec leurs étudiants (une pratique tout à fait exceptionnelle en Europe). Enfin, la quatrième mesure tendrait à rétablir et à consolider les interactions entre enseignement et recherche que, pour mille raisons bonnes ou mauvaises, on a sacrifiées au cours de la dernière décennie.

Sans cette remise en ordre de la formation, on voit mal comment les évolutions qui se dessinent au sein de la psychologie se répercuteraient dans les domaines d'application. Les rapports de notre discipline avec notre société soulèvent aujourd'hui plus que jamais des problèmes difficiles. Le champ de la psychologie appliquée, ou, pour mieux dire, le champ de l'exploitation du terme *psychologie* dans les situations concrètes de l'existence, s'est démesurément élargi. Il englobe à la fois des pratiques qui se réclament explicitement de la psychologie scientifique et des modes d'intervention tout empiriques qui ne se soucient aucunement de se justifier par la science — allant même jusqu'à dénier à celle-ci toute portée dans leurs affaires.

Occupons-nous d'abord, un instant, de ces derniers. Ils participent de la *psychologisation* croissante de notre société, qui multiplie comme à plaisir des interventions psychologiques là où elles ne servent à rien ou ne présentent aucun sérieux, tout en s'obstinant à les refuser là où elles seraient utiles et efficaces. Ils profitent de la confusion des mots, le public n'étant pas en mesure de discerner sous le même jargon les praticiens dignes de confiance et les charlatans. Ce qui a lieu d'inquiéter, c'est la position que, peu à peu, ces courants totalement étrangers à la recherche rationnelle réussissent à occuper au sein même des départements

de psychologie, dont ils utilisent la caution de façon fort ambiguë. Sous des formes dégradées, ils attestent la persistance du vieux débat sur la question de savoir jusqu'où la méthode scientifique peut (est capable, a le droit de) soumettre à son examen les conduites humaines. Leur succès s'explique sans doute par le goût de notre temps pour l'irrationnel, goût qui ne se borne plus à reconnaître ou recommander un domaine des croyances complémentaire à celui de la preuve, mais récuse la valeur de la démarche rationnelle jusque sur le terrain propre de la science. Les sciences du comportement sont évidemment les plus vulnérables face à ce mouvement. Il n'est, pour y faire parade, qu'une entreprise inlassable de démystification.

Revenons aux pratiques qui se réclament explicitement des sciences psychologiques. Nous y retrouvons, exacerbés, le morcellement, les oppositions et tensions qui caractérisent les théories psychologiques desquelles, d'ailleurs, elles se réclament. Dans le vertige de la pratique, il est plus important encore, sans doute, de se raccrocher à une théorie sécurisante que ce n'est le cas dans le calme de la réflexion fondamentale. Et pourtant, l'oblitération des problèmes par les explications prématurées ne s'y peut justifier par la mise entre parenthèses méthodologique : le sujet de l'intervention n'a aucune raison d'être victime des restrictions théoriques. Ici plus encore que dans la recherche dite pure, il importe de restaurer la priorité des problèmes.

Beaucoup de praticiens, soucieux d'ancrer leur action dans la science, connaissent encore de nos jours les déchirements qui, depuis toujours, ont marqué les rapports entre recherche fondamentale et travail clinique. Un récent débat attestait encore, au départ du thème *l'Unité de la Psychologie*, combien le statut scientifique de l'intervention clinique demeure sujet de trouble. Une part au moins en serait dissipée si les psychologues voulaient enfin voir dans la science non pas un ensemble de certitudes, mais une manière d'interroger, et de s'interroger. L'évolution que nous avons commentée ci-dessus, au sein des recherches psychologiques,

devrait atténuer cette vieille inquiétude du clinicien, et faciliter l'articulation de sa pratique aux disciplines fondamentales qui les sous-tendent, comme d'ailleurs elle devrait rendre le fondamentaliste plus réceptif aux questions du clinicien (nul doute qu'il l'était plus dans le passé, notamment dans la psychologie de langue française, que nous avons en vue ici).

Certains courants de pratique psychologique se situent un peu différemment par rapport à leurs racines scientifiques. Ils se réclament d'une démarche scientifique quelquefois très précise qui, à un moment donné, a justifié leur mode d'intervention. Malheureusement, ils vivent sur leur passé, et ont négligé de suivre l'évolution du domaine de recherche fondamentale qui leur servait d'assise. Or, il peut advenir que les données admises jadis aient été infirmées. Un exemple précis est celui des pratiques du bio-feedback. Elles s'appuyaient à l'origine sur les remarquables expériences de Neal Miller et de ses collaborateurs, qui semblaient avoir établi la possibilité de conditionner selon le schéma du conditionnement opérant de nombreuses réactions viscérales. Or ces résultats n'ont jamais pu être reproduits, pour des raisons encore mal comprises. Mais le bio-feedback poursuit son chemin comme si de rien n'était. Ce n'est là qu'un exemple, clair et bien circonscrit. On en trouverait d'autres dans le domaine de la psychanalyse, dans l'usage des théories piagétienne à l'école, dans la perpétuation de certains tests, etc. Ces cas soulignent de façon aiguë la responsabilité des chercheurs spécialisés vis-à-vis des pratiques et applications. S'il est impensable de continuer à instruire de tout tous les praticiens dans une science qui grandit sans cesse, il y a un devoir évident de communiquer les découvertes, les revirements, les incertitudes de la recherche à ceux-là qu'elle concerne.

Nous touchons ici à un dernier point de notre exercice prophétique, à savoir le rôle que prendront, ou que devraient prendre selon notre souhait, la psychologie et les psychologues dans la société de l'an 2000.

Nous nous trouvons face au dilemme suivant. D'une part, les sciences psychologiques, par leurs progrès mêmes, se font de plus en plus spécialisées, donc ésotériques, et leur rôle dans la société passera donc par des experts de plus en plus spécialisés, nombreux et diversifiés. D'autre part, la psychologie est l'affaire des gens, et elle doit donc être mise à leur disposition sous une forme très largement utilisable.

En faveur de la première voie, on invoquera les exigences inhérentes à des savoirs et des savoir-faire de plus en plus complexes et l'on prendra l'exemple d'une médecine traditionnelle à laquelle sa spécialisation a conféré un pouvoir croissant. Celui-ci n'est pas uniquement le sous-produit du perfectionnement scientifique et technique. Il découle aussi d'une médicalisation de plus en plus poussée des problèmes. De même, la thèse de la « psychologie aux mains des seuls psychologues spécialisés » tire profit de la psychologisation de situations toujours plus nombreuses, situations que l'on soustrait, ainsi, avec leur accord et à leur satisfaction, à la responsabilité de l'enseignant, de l'employeur, du compagnon de travail, du voisin, des parents, etc. L'extension de la pratique devient alors la justification de la spécialisation. Pour conserver et élargir un pouvoir occulte, il est utile de rendre de moins en moins accessibles les moyens de ce pouvoir. C'est, je le crains, dans cette voie que s'est engagée, pour une grande part, la psychologie pratique contemporaine. Elle se présente et se perçoit essentiellement comme une pratique de remédiation, qui répond à des insuffisances, à des difficultés engendrées par notre société. Toute pratique de remédiation vit, d'une certaine manière, d'entretenir les maux qu'elle soigne, et au besoin d'en inventer de nouveaux. Les progrès scientifiques de la psychologie finissent ainsi par servir de justification à un envahissement de la vie sociale par des spécialistes que leur technicité fait passer pour indispensables.

L'autre branche de l'alternative fait de la psychologie une science importante pour l'humanité — comme sont importantes toutes les branches de la biologie — et qu'il

convient par conséquent de *vulgariser*, c'est-à-dire de faire passer dans les mœurs les plus quotidiennes chaque fois que c'est possible. Il s'agit alors, à l'instar de la médecine préventive et « populaire », qui instruit aux mesures d'hygiène ou de contraception le plus grand nombre de gens, de répandre les connaissances psychologiques dans des contextes de vie toujours plus nombreux, de manière à éliminer peu à peu les problèmes — une partie d'entre eux du moins — auxquels s'attaque actuellement la psychologie de remédiation. Cette voie suppose que se poursuive la recherche spécialisée, et ce d'autant plus qu'elle ne peut se contenter des moyens d'action disponibles actuellement, quels qu'en soient les résultats. Les fruits de la recherche devraient être injectés de deux manières dans la vie pratique. D'abord par le truchement d'un type de psychologue qui œuvre aux côtés de ceux que leurs responsabilités mettent en mesure de prévenir les difficultés dont vit la psychologie remédiateur : instituteurs et éducateurs, parents, économistes, architectes, urbanistes, ingénieurs, politiciens, etc. En outre, par la diffusion de plus en plus large d'une information critique sur les apports possibles de la psychologie. Les mesures élémentaires d'hygiène passaient, il n'y a pas si longtemps, pour des caprices délirants de savants. Elles sont aujourd'hui intégrées dans la formation des enfants. Elles ont déchargé les chirurgiens de beaucoup de travail, et les ont libérés pour d'autres tâches.

On allègue souvent la pauvreté du savoir psychologique pour se soustraire à ce genre d'engagement, et l'argument est particulièrement familier aux chercheurs. Nous en saurions trop peu pour nous permettre d'intervenir dans l'organisation de l'existence, et devrions nous borner à agir dans les désorganisations. Si minces que soient les acquis de la psychologie scientifique, leur incidence sur la vie sociale pourrait être, dès à présent, beaucoup plus significative qu'elle ne l'est. Pour cent psychologues occupés à rééduquer des difficultés scolaires, combien s'en trouve-t-il à aider à les éviter instituteurs, parents, administrateurs ? Pour

cent psychologues s'acharnant à rendre leur équilibre à des enfants victimes d'un milieu urbain à la fois agressif et isolant, combien en a-t-on adjoint aux équipes d'architectes et d'urbanistes responsables de notre environnement ? Pour cent psychologues patiemment penchés sur les traumatisés de la route, combien en trouvons-nous aux côtés des constructeurs de véhicules ou des législateurs qui définissent les règles de la circulation ? Nous pourrions énumérer de nombreux autres exemples, et montrer en chaque cas que nos connaissances en psychologie de l'enfant, en psychologie de la perception, en psychologie sociale et ainsi de suite sont dès à présent suffisantes pour modifier profondément certaines situations. Mais il est peu probable que les psychologues soient sollicités dans ce sens. C'est donc à eux de s'imposer ce rôle nouveau et de l'imposer.

De cela dépendra l'apport de la psychologie à l'humanité. Ou bien elle attestera, par ses contributions, que la recherche rationnelle peut servir à la solution de problèmes en matière de conduites humaines aussi. Ou bien elle apparaîtra, à l'aube du III^e millénaire, comme un simple épisode, le dernier peut-être, d'une longue prise de conscience, chez notre espèce résignée, de ses propres inadaptations.